

## Montréal, un haut-lieu de la lutte au début du XX<sup>e</sup> siècle

Gilles Janson

Numéro 69, printemps 2002

Au pays des hommes forts

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8038ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Janson, G. (2002). Montréal, un haut-lieu de la lutte au début du XX<sup>e</sup> siècle. *Cap-aux-Diamants*, (69), 38–42.

# MONTRÉAL, UN HAUT-LIEU DE LA LUTTE AU DÉBUT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE



Le docteur Joseph-Pierre  
Gadbois (1868-1930).  
(Archives de l'auteur).

■ PAR GILLES JANSON

Plusieurs se souviendront de la popularité de la lutte à la télévision, dès l'apparition du petit écran au Québec, en 1952, et des descriptions des combats qu'en faisait le coloré Michel Normandin. Cependant, personne ne sait que Montréal fut l'un des centres les plus importants de ce sport en Amérique du Nord avant la Première Guerre mondiale. Les plus grands promoteurs américains venaient y négocier des contrats avec des promoteurs d'ici

et des champions mondiaux émerveillaient les spectateurs de la métropole par leurs exploits sur le matelas.

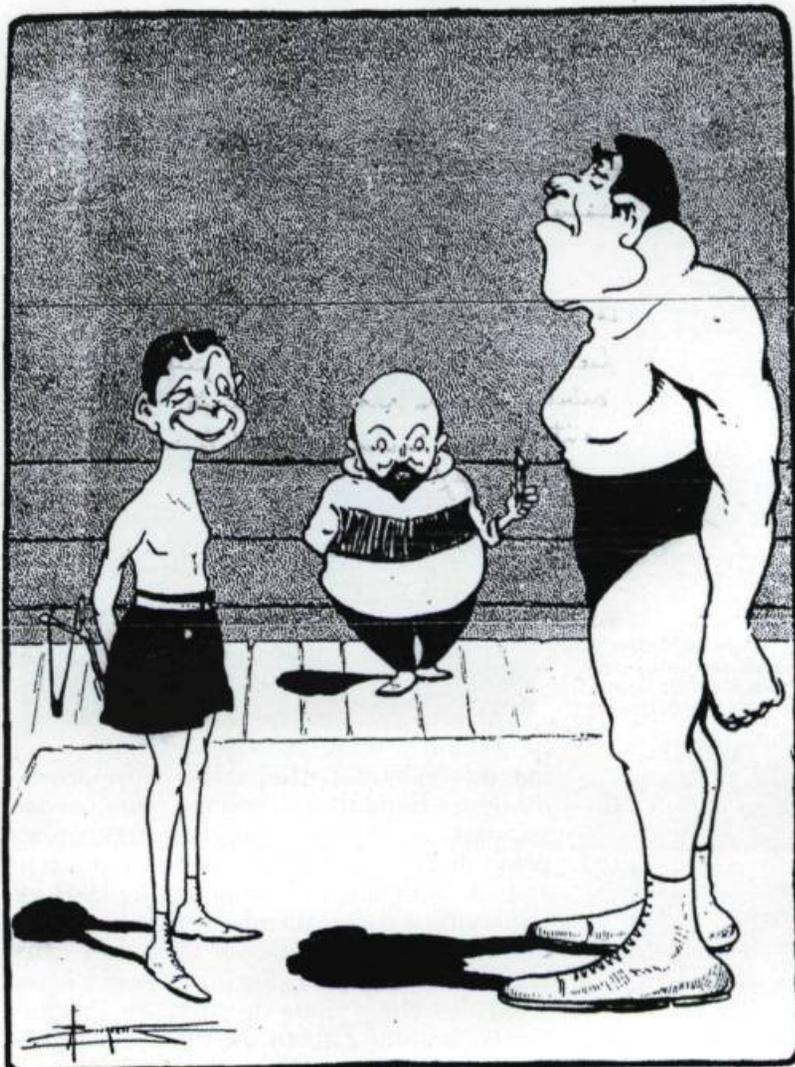
## UN SPORT PEU PRATIQUÉ

La lutte, qui apparaît très tôt au Québec, connaît d'abord un lent développement. En 1842, 246 Montréalais créent le Montreal Olympic Club qui, chaque année, organise des «jeux athlétiques». Parmi les épreuves inscrites au programme de ces jeux, figurent, entre autres, le tir à la carabine, les courses et le lancer du disque. On y trouve aussi des rencontres de lutteurs. Un combat important, style gréco-romain, a lieu au Mechanic's Hall, à Montréal, le 9 octobre 1876, entre le Français Ernest Treher «champion de France et d'Amérique» et l'Allemand William Heygster, «the Oak of Rhine,» champion d'Allemagne. Le Français pèse 194 livres et son adversaire 304 livres. Le journal *The Gazette* ironique, écrit : «A mosquito matched against an elephant». Avant la rencontre, les deux combattants se sont fait couper ongles et cheveux comme le stipule le règlement. Contre toute attente, «le moustique», agile comme une anguille, triomphe du pachyderme et empoche la faramineuse bourse de 1 500 \$, à laquelle s'ajoutent les recettes de la soirée. Plus tard, Gustave Lambert, qui a vécu de nombreuses années aux États-Unis, sera un excellent boxeur, lutteur et homme fort. Il possédait, rue Saint-Laurent, un gymnase où s'entraînait Louis Cyr. En 1882, le professeur David Legault fonde l'Académie d'escrime et de gymnastique où il enseigne les rudiments de la boxe, de la lutte gréco-romaine, du combat au fleuret, au sabre et à l'épée. Dans les années 1890, la pratique de la lutte reste marginale comparée à la popularité du baseball, de la boxe, des concours d'hommes forts, des courses de chevaux, de la crosse, du cyclisme (qui connaît un essor considérable), de la raquette et des régates. Durant cette période, deux types de combats semblent en vogue : la lutte gréco-romaine, privilégiée par une partie de l'élite formée dans les collèges classiques et le style libre, importé des États-Unis, plus spectaculaire et prisé des classes populaires. L'Académie du professeur Legault offre toujours des cours de lutte gréco-romaine, suivie dans cette voie par la Garde indépendante de Salaberry qui l'introduit dans ses

tournois athlétiques. Dans les premières années de la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, le monde de la lutte connaît une certaine effervescence. La majorité des combats présentés alors conservent les règles, plus strictes, du style gréco-romain. Ils mettent généralement aux prises des Anglo-Montréalais et des Américains. Par exemple, un habitué du matelas, le «détective» de Montréal, James McMahan, à qui les journaux décernent le titre de «champion du Canada», rencontre, au Queen's Hall, le 2 mars 1891, David Spicer, «le champion des États-Unis de l'Est». L'enjeu de cette rencontre : le titre de champion et une bourse de 1 000 \$, somme considérable pour l'époque. Quelques mois plus tard, à Sherbrooke, c'est dans une «salle bondée» que notre «détective» affronte W. H. Quinn qui s'est arrogé du titre de «champion d'Amérique». McMahan remporte les honneurs et la bourse de 1 000 \$. À la même époque, Louis Cyr, comme Samson, fait couper «sa longue chevelure» avant de rencontrer, au parc Sohmer, Sébastien Miller, qui revendique rien de moins que le titre de «champion du monde» de la lutte gréco-romaine. Louis Cyr sort vainqueur de ce duel. De 1893 à 1898, les rencontres de lutteurs se font rares au Québec. Elles deviennent régulières à compter de 1898. À cette époque, les athlètes privilégient ordinairement le style gréco-romain. Raphaël Ouimet, nommé «rédacteur sportif» au journal *La Patrie* cette même année, contribue par ses articles à la diffusion et à la popularité de ce style.

#### DEUX PROMOTEURS DYNAMIQUES

Mais les choses vont bientôt changer. La lutte style libre, aux règles très souples, supplantera la gréco-romaine et Montréal deviendra, pendant plus de dix ans, un des centres de lutte les plus importants en Amérique du Nord. À l'origine de ce phénomène, deux hommes : George Washington Kendall, mieux connu sous le nom de George Kennedy, et le docteur Joseph-Pierre Gadbois. Le premier naît à Montréal le 29 décembre 1881. Il domine le monde de la lutte au Canada comme champion poids léger, de 1901 à 1903. Durant cette période, il bat, entre autres, Otto Lindros, champion norvégien à la lutte gréco-romaine et Johnny Hazlip, champion américain à la lutte libre. Après sa défaite aux mains d'Eugène Tremblay, le 3 avril 1903, il troque sa carrière de lutteur contre celle de promoteur sportif. Sous son habile direction, Tremblay devient champion du monde des poids légers, en 1905, en battant le champion en titre, l'Américain George Bothner, contribuant ainsi à la popularité de la lutte au Québec. Le second naît le 15 août 1868, à Saint-Urbain-de-Châteaugay et s'éta-



blit à Montréal, vers 1890. Toute sa vie, il encouragera la pratique régulière des sports et des exercices. Dès son enfance, son père, solide tireur au poignet et bon lutteur, lui enseigne les rudiments de son art. Le jeune Joseph-Pierre excelle bientôt à la lutte, à la boxe, à la nage, au canotage et au handball. Au Petit Séminaire de Montréal, dès sa classe de méthode, il rafle le titre de champion de handball, titre qu'il conservera jusqu'à la fin de ses études classiques. Le 15 juin 1902, dans le but de propager le goût de l'hygiène et des exercices physiques parmi les Canadiens français, Gadbois ouvre une académie de culture physique. Pour répandre ses idées, il se fait, à l'occasion, conférencier. Le journal *La Presse* lui fournit aussi une tribune intitulée «Culture physique». De 1904 à 1908, plus de 500 de ses articles y sont publiés.

Le docteur est considéré comme «la meilleure autorité de Montréal» dans le domaine de la lutte gréco-romaine et de la lutte libre. Il est régulièrement choisi comme arbitre ou juge

■ Le petit bonhomme rondelet, c'est le docteur Joseph-Pierre Gadbois, qui est arbitre dans la rencontre de lutte entre Georges Deslonchamps et le Russe Zorynoff. (*La Presse* (supplément illustré), le samedi 1<sup>er</sup> août 1925).

George Washington Kendall, mieux connu sur le nom de George Kennedy. (Archives de l'auteur).



lors de combats. Cette passion le rapproche du jeune Kendall qui, comme nous l'avons vu, porte le titre de champion canadien au début du siècle. Ce dernier bénéficie des conseils de Gadbois, au moins depuis 1901, et s'entraîne à son académie de culture physique dès son ouverture, en 1902. Les deux hommes collaborent pour faire venir à Montréal des champions de lutte de France. Grâce à leurs efforts, le Français Émile Maupas débarque sur les rives du Saint-Laurent, en 1903. Ce lutteur, diplômé de l'École des beaux-arts de Paris, en plus d'émerveiller les Québécois par ses prouesses dans l'arène, pratique la sculpture. Parmi ses œuvres, les contemporains peuvent admirer un buste en bronze du maire Méderic Martin. Maupas s'installera au Québec et ouvrira, dans les Laurentides, le Camp Maupas, où s'entraîneront, des années plus tard, les joueurs du club de hockey Canadien et le lutteur Yvon Robert, grande vedette du matelas dans les années 1950.

Au mois de janvier 1905, Gadbois et Kendall sont les principaux instigateurs de la création du Club athlétique canadien (CAC) qui, jusqu'en 1909, s'occupe essentiellement de lutte. Ce club rassemble tous les organisateurs qui ont rendu la lutte populaire au parc Sohmer. Grâce à leur dynamisme, à leurs relations et à leur connaissance du monde de la lutte, le «Doc», comme on l'appelle familièrement et son acolyte feront de Montréal, alors métropole du Canada, l'un des centres de lutte les plus importants d'Amérique du Nord.

#### MONTRÉAL, UNE RIVALE DES GRANDES VILLES AMÉRICAINES

De 1904 à 1920, la ville rivalise avec New York, Buffalo, Chicago et Kansas City. Les plus grands champions des États-Unis et d'Europe viennent se battre à Montréal. Deux exemples parmi beaucoup d'autres : le 8 mai 1905, le champion mondial des poids lourds, George Hackenschmidt, rencontre Émile Maupas dans la métropole canadienne. Six mille spectateurs, parmi lesquels «on voyait les plus beaux noms de la haute société», se pressent dans le pavillon du Parc Sohmer. Le 27 mai 1914, au même endroit, 8 000 personnes, dont les principaux promoteurs américains, assistent au combat pour le championnat mondial des poids lourds entre Stanilas Zybsko et Raoul de Rouen. Kendall entretient de bonnes relations avec tous les grands promoteurs de lutte des États-Unis et avec le principal promoteur européen, le Français Léon Dumont, qui organise des tournois de championnat à Paris, Saint-Petersbourg et en Amérique du Sud. Il compte parmi ses amis Jack Curley, considéré aux États-Unis comme «le tsar de la lutte». Celui-ci vient plusieurs fois à Montréal lui rendre visite et assiste à ses funérailles, en 1921.

Grâce au zèle et à l'énergie débordante de Kendall, presque toutes les grandes vedettes américaines et européennes de la lutte passent par Montréal. Il rencontre «gérants» et lutteurs, négocie les contrats, aplanit les difficultés financières et matérielles, parcourt

les États-Unis, se rend en Europe et même dans le Caucase à la recherche de nouvelles vedettes du matelas. Le 27 août 1909, il s'embarque pour Liverpool. Il visite Londres, Glasgow, Paris, Berlin, Vienne, Budapest et plusieurs régions de Turquie, où il espère dénicher l'homme capable de battre le champion mondial des poids lourds, Frank Gotch. Tout au long de son périple européen, il engage les meilleurs lutteurs anglais, écossais, français et allemands qu'il rencontre. Il noue aussi des relations utiles avec les principaux acteurs du monde de la lutte du vieux continent. En Turquie, réputée pour ses puissants lutteurs, il organise même des combats pour juger de la qualité des athlètes qu'il veut convaincre de venir se battre à Montréal. Enfin, il s'embarque à Trieste et est de retour dans la métropole canadienne le 3 novembre.

Sa connaissance des langues anglaise et française et les liens qu'il a su tisser avec les principaux intervenants du monde de la lutte aux États-Unis sont des atouts précieux pour les lutteurs français et belges voulant percer le marché américain. Par exemple, les Français Émile Maupas, Raymond Cazeaux, Raoul de Rouen et le Belge Constant le Marin, tous excellents athlètes, bénéficient de ses talents de *matchmaker* et de son bilinguisme. Ils arrivent en Amérique comme champions de lutte gréco-romaine et s'initient, à Montréal, à la lutte libre qu'affectionnent particulièrement les Américains. Constant le Marin devient si populaire aux États-Unis que les villes de Boston, New York, Chicago et Kansas City se l'arrachent.

Dès 1908, grâce à Gadbois et Kendall, le CAC contrôle les rencontres de plusieurs des meilleurs lutteurs des États-Unis. Le lutteur Westergate l'apprendra à ses dépens. Lorsqu'il refuse de venir à Montréal rencontrer Fred Beel dans un match pour le titre de champion d'Amérique, nos deux compères lui font rapidement comprendre que le Club peut lui fermer tous les engagements intéressants en Amérique. Aux États-Unis, le CAC structure graduellement son développement. En 1913, il met officiellement sur pied deux circuits : l'un pour l'Est et l'autre pour l'Ouest américains.

À cette époque, les actionnaires du CAC, très majoritairement francophones, retirent plus de bénéfices des combats organisés chez nos voisins du Sud que de ceux présentés au Québec. À l'automne 1913, toujours à l'affût de nouveaux marchés, Kendall négocie avec des promoteurs parisiens la venue dans la capitale française de douze des meilleurs lutteurs américains. Malheureusement, le déclenchement de la guerre ruinera cet audacieux projet.

**MECHANICS' HALL.** ✓  
**MONDAY, October 9th.**  
 ANOTHER GREAT GILCO-ROMAN  
**WRESTLING MATCH**  
 BETWEEN  
**PROF. ERNEST TREHER,**  
 The Champion of France and America, and  
**WM. HEYGSTER,**  
 The Oak of the Rhine and Champion of Germany,  
**FOR A PURSE OF \$1,500.**  
 Conditions—Best 3 in 5 Fair Back Falls.  
 Admission, 50 cts.; Reserved Seats, 75 cts.  
 A limited number of Reserved Seats can be secured at St. Lawrence Hall, Richelieu Hotel, T. H. Bur. enn, 170 Notre Dame street, and at the "Tivoli."  
 Doors open at 7 p.m.; to Commence at 8 p.m.

Le fameux match du 9 octobre 1876. (The Gazette, 9 octobre 1876).



Quelques impressions rapportées par le caricaturiste de la "Presse" des rencontres de lutte d'hier à l'Arène.

#### APRÈS LA GUERRE

Au Québec, Kendall et Gadbois sont les grands responsables de la multiplication des lutteurs et des arènes de lutte. Une preuve parmi d'autres de la grande popularité de ce sport chez nous est la présentation, lors d'une exposition tenue au mois de mars 1908, par le poète et peintre Charles Gill, d'une toile intitulée *Lutteurs* Bien entendu Montréal est au cœur de cet engouement, mais dans ses

Le retour de la popularité de la lutte à Montréal, à la fin des années 1920, après une certaine éclipse. (La Presse, 23 avril 1929, p. 26).

efforts pour conquérir de nouveaux amateurs, le CAC n'oublie pas la province et les spectateurs d'une vingtaine de villes et villages du Québec, dont Trois-Rivières, Grand-Mère, Saint-Hyacinthe, Hull, Sainte-Agathe, qui peuvent admirer les meilleurs athlètes du matelas. Le Club fait aussi quelques incursions à Toronto et organise de nombreuses rencontres à Ottawa. La Première Guerre mondiale interrompt cependant l'approvisionnement du CAC en vedettes européennes. Durant cette période, il présente quelques combats, surtout avec des lutteurs américains. Quelques jours après la signature de l'armistice, le 11 novembre 1918, Kendall espère le «retour des beaux jours de la lutte au Parc Sohmer». Profitant de ses nombreux contacts en France, il fait revenir à Montréal Raymond Cazeau qui remplissait les salles de la métropole avant la guerre et engage son compatriote Salvador Chevalier, champion poids lourd d'Europe qui, à l'été de 1919, a vaincu tous ses adversaires lors du grand tournoi de lutte style libre organisé par les pays alliés, au stade Pershing, à Paris. Tout de suite après leur arrivée au Québec, il part avec eux pour une longue tournée dans plusieurs grandes villes américaines. À la même époque, Kendall réussit à attirer à Montréal le champion mondial des poids

lourds, Joe Stecher, qui défait Chevalier devant 3 000 spectateurs, à l'aréna Mont-Royal, le 22 avril 1920. Un mois plus tard, il offre 10 000 dollars, somme plus qu'importante à l'époque, pour un combat entre Stecher et Vladek Zbysko, combat qui déciderait du titre mondial style libre. Après avoir accepté de mettre son titre en jeu dans une arène de Montréal, Stecher se ravise et exige d'être payé en argent américain, ce qui gonflerait la bourse à plus de 11 000 dollars canadiens. Kendall refuse de garantir une pareille somme et les Montréalais sont privés de cette grande rencontre.

Le décès de Kendall, le 19 octobre 1921, alors qu'il n'avait pas encore 40 ans, porte un rude coup aux réseaux européen et américain qui avaient si fortement contribué à faire de Montréal un centre important de lutte en Amérique du Nord. Ce sport perd même de sa popularité au Québec. Il faudra attendre la fin des années 1920 pour voir le promoteur Lucien Riopel lui redonner un certain lustre.

◆  
Gilles Janson est bibliothécaire à l'Université du Québec à Montréal.

L'ENSEMBLE  
**Stadaconé**  
*La vie musicale en Nouvelle-France*



Le choix dont vous vous félicitez pour votre  
Lancement  
Anniversaire  
Concert bénéfice

- Chants de marins, d'aventures galantes et loufoques
- Les réjouissances musicales chez les aristocrates
- La musique chez l'habitant

Alfred MARIN, voix et viole de gambe  
Liette REMON, vièle à archet  
Femke BERGSMAN, flûtes  
François LECLERC, luths et guitares anciennes

Avec une présence scénique empreinte d'énergie et de vitalité, des commentaires et anecdotes, une panoplie d'instruments inusités (de véritables œuvres d'art) et même une touche d'humour, les membres de Stadaconé sauront plaire non seulement au public mélomane, mais également aux amateurs de patrimoine, d'histoire, ou, tout simplement, aux gens curieux.

**Pour recevoir une documentation complète**  
ou pour information sur les concerts et disques de STADACONÉ :  
**(418) 836-3709**

Les grandes figures




Montréalais d'adoption,  
ce médecin socialiste convaincu  
est devenu un grand héros en Chine.

**John Wilson**  
**Norman Bethune**  
*Homme de caractère  
et de conviction*  
traduction de Michèle Marineau



récit biographique  
184 p. • 15,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37  
Courriel : xyzed@mblink.net